

# Semiotique du vecu : Phenomenologie ou semiologie ?

WALDIR BEIVIDAS

Universidade de São Paulo (Brasil)

## **Abstract**

La théorie sémiotique s'est aujourd'hui décidément engagée dans l'intensification progressive d'un tournant phénoménologique : de l'immanence du texte on passe au monde de l'expérience ; d'une sémiose intra-textuelle, disons « à froid », on passe à une sémiose corporelle « à chaud » ; de l'intelligible au sensible vécu, du catégorique au tensif. La sémiotique sera celle du vécu ou ne sera pas: le verbe s'est fait (définitivement ?) chair. Dans ce tournant ou assomption phénoménologique on remarque quelque chose comme un empire surplombant, celui de la perception incarnée, en tant que première « couche » de signification. Désormais toutes nos vociférations sur le sens n'auront de sens qu'à partir des sens inaugurés par cette perception. Or, cette perception inondante dans la réflexion passe presque entièrement sous silence le rôle fondamental de l'acte arbitraire de fondation du signe, affecté à un rôle timide de « principe » plus ou moins technique du système linguistique. Cependant, en tant qu'Institution pure, « sans analogue » (Saussure), le langage impose à la saisie humaine un facteur sémiologique, un acte et un pacte sémiologique hors pair, dont le statut épistémologique devrait avoir la primauté logique sur toute perception du « monde » phénoménalisé (Merleau-Ponty). C'est à peine si ce grand philosophe est parvenu à frôler l'entendement de la portée d'un tel principe. Il nous incombe de franchir le pas suivant sous peine, autrement, de manquer de légitimité théorique pour concevoir une perception toujours-déjà « sémiotisée », qui pour saisir le monde en tant que déjà signifiant doit être sous-tendue elle-même par la grille d'un acte sémiologique lui procurant ses paramètres différentiels et valenciels, seule façon de comprendre l'émergence du sens et ses valeurs à partir du continu des données du monde. La condition phénoménologique de la perception humaine ne peut être que sémiologique.

*La question est de savoir de quoi est fait ce sens*  
(Merleau-Ponty, 1945, p. 20).

*C'est une dispute de mots*  
(Saussure, 2002, p. 28).

Nous pouvons noter aujourd'hui et partout dans les recherches sémiotiques issues de Greimas un mouvement de primauté progressive et globale du vécu et du perçu sur le conçu. Ce mouvement est concurrent, ou même découlant, d'un autre : de l'immanence du texte au monde de l'expérience ; de la sémiosis « froide », intra-textuelle, à la scène « chaude » de la sémiosis corporelle, à la sémiotique du vécu, de l'éprouvé, sans ou avec ses risques: la chair (vive) s'est définitivement imposée au verbe (pour ainsi dire, inerte). Ce mouvement va de pair, ou même est issu de l'intensification des renvois à la philosophie phénoménologique, surtout celle de Merleau-Ponty. Sans préjuger de l'étendue de l'insertion phénoménologique dans les différentes études et sous la plume de chacun des chercheurs, nous devons quand même admettre que la phénoménologie nous fait signe avec de plus en plus d'insistance.

Il n'est pas très important de dater avec précision cette tendance. Pour certains, le penchant phénoménologique apparaît tout naturellement, tel qu'une vocation en herbe, dès les premières pages de *Sémantique structurale* (1966, p. 8-9), lorsque Greimas évoque explicitement Merleau-Ponty : la perception comme « le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification ». Mais on doit remarquer que dix ans plus tôt, dans « L'actualité du saussurisme », Greimas louait déjà le philosophe parce qu'il surpassait la dichotomie pensée et langage au profit d'une conception de langage envisageant le sens comme étant « immanent à la forme linguistique » (1956). D'autres préfèrent voir une projection plus directe de cette influence phénoménologique dans *De l'imperfection* (1987). D'autres encore considèrent que l'apport phénoménologique se laisse lire plus nettement dans *Sémiotique des passions* (1991), lors de l'entrée du corps dans la sémiosis avec pour corollaire la primauté du concept de perception et de ses corrélés, intéroception, extéroception, proprioception, autant d'opérateurs primordiaux à rendre compte, *a quo*, des préconditions sensibles de l'avènement de la signification. À tel point qu'il est possible, actuellement, de remarquer quelque chose comme un empire, presque impératif, de la *perception incarnée*, directement tournée vers le monde de l'expérience sensible, comme première couche de signification régissant toutes les autres. Désormais, la sémiotique sera *expérientielle* ou ne sera pas. Sur le sens, rien de sensé ne peut plus être dit, si ce n'est par les sens inaugurés par cette perception incarnée.

Cependant, le primat de la perception semble laisser dans la pénombre ou dans l'oubli, quelque chose de colossal et d'incontournable, inauguré comme l'une des nombreuses ruptures de Saussure, qui mérite sûrement un statut épistémologique : il s'agit du rôle fondamental de *l'arbitraire* de la fondation des signes. Celui-ci est resté à l'écart, presque relégué à un simple « principe » plus ou moins technique du système de la langue. Et, néanmoins, *Institution pure et sans analogue*, selon Saussure, comme nous allons le voir, le langage impose à l'appréhension

du monde un facteur sémiologique unique. Même sans entrer dans les discussions (presque babéliques) qui ont déjà eu lieu à son sujet, il nous semble que le principe de l'arbitraire du signe oblige le sujet parlant à un acte d'imposition sémiologique au monde de la perception humaine, imposition d'une telle importance que celle-ci s'en trouve refondée voire fondée tout court. Il s'agit de la part de l'arbitraire d'un acte de création initiale de la signification et non pas d'un acte secondaire, d'une simple superposition ou d'un « ornement » d'une signification censée provenir d'un acte perceptif placé en amont. En d'autres termes, l'arbitraire ne nous semble pas tant consister, et il nous incombe de le démontrer, en un principe purement distributif des signes sur un axe continu entre le conventionnel et le motivé de la langue. Il devrait avoir plutôt, à nos yeux, le statut d'un acte ou d'un pacte sémiologique authentique, dont le sens fort doit être rétabli, l'expression « Sémiologie » laissant dans la pénombre sa poussée épistémologique juste en n'indiquant qu'une discipline très étendue que Saussure appelait de ses vœux. Cet acte sémiologique semble susceptible d'être démontré comme ayant un statut épistémologique supérieur à l'acte perceptif. Au-delà de toute la perception du monde — humaine, bien entendu — au sens fort, corporel, incarné, c'est-à-dire, phénoménal de Merleau-Ponty, l'acte sémiologique devrait se voir accorder une véritable primauté (épistémo-)logique — si toutefois il devait y avoir une dispute entre le phénoméno(-logique) de Merleau-Ponty et le sémio(-logique) de Saussure.

Dans mes lectures, toujours insuffisantes et naïves en philosophie, et quitte à susciter d'éventuelles réserves à ce sujet, j'ai cependant toujours l'impression que Merleau-Ponty est arrivé à deux doigts de cet entendement plutôt saussurien ; reste à franchir le pas suivant. Il serait autrement difficile de reconnaître la légitimité théorique d'une perception humaine qui appréhende de manière *significative* le monde, sans avoir été elle-même passée au crible d'un acte sémiologique lui procurant les paramètres différentiels, valentiels ou valutifs pour le monde nouveau et unique, à valeurs sémiotiques, qui s'ouvre ainsi au sujet. En d'autres termes, pour comprendre, comme locus d'émergence du sens, la véritable *métamorphose qualitative*, valentielle et évaluative opérée par la perception humaine sur le continu que les données brutes, quantitatives et amorphes du réel présentent au sujet ; pour que de telles données brutes puissent devenir alors le « monde » humain, le seul moyen est de voir une telle perception comme étant induite par l'action permanente du pacte sémiologique, ce qui en fait une perception sémiologisée ou sémiotisée. Il faut donc retrouver la force épistémologique de l'acte sémiologique proposé par Saussure pour peser la proportion et estimer la valeur heuristique, pour la sémiotique, de la prise en charge phénoménologique des actes perceptifs. À ma connaissance, sauf erreur, la meilleure hypothèse pour les développements futurs de la sémiotique du vécu, c'est de considérer que la condition phénoménologique de la perception humaine ne peut être que sémiologique.

## 1. LE SOI DISANT « TOURNANT PHÉNOMÉNOLOGIQUE » ?

Je pense ne pas courir de grand risque en comprenant que la théorie sémiotique, telle que fondée, à partir des positions immanentistes de Hjelmslev, par Greimas, s'est tenue à une *distance considérable* (et prudente) du domaine général de la philosophie (ainsi que de la sociologie,

de la psychologie, tous considérés depuis Hjelmslev comme points de vue transcendants par rapport au fait-structure langagier). Elle a cherché à construire ses concepts opératoires de description sans renvoi direct à la philosophie. Celle-ci n'était convoquée çà et là que pour répondre aux échos que, d'une manière générale, la profonde réflexion des philosophes répand dans presque tous les domaines du savoir, de la physique la plus exacte à l'herméneutique la plus sublime. Le concept de « schéma », longuement discuté par Fontanille et Zilberberg (2001, p. 97-122) peut nous servir ici d'illustration.

Aurions-nous tort de comprendre que Greimas orienta sa théorie en se *prémunissant* contre la philosophie ? Je m'y risque, en le voyant, par exemple, au début de *Du sens* (1970), se plaindre des difficultés que nous posent les conditions premières de l'appréhension du sens, à nous plonger dans des problématiques de la « philosophie éternelle », dans les concepts les plus généraux de l'épistémologie, concepts de même, d'autre, de négation, d'assertion... Face au discours philosophique, qu'il considère comme « une immense métaphore isotope du monde » et « essentiellement d'ordre contemplatif », on aurait ici, justement, l'origine de ce que Greimas appelle un « malentendu ». Si le sémioticien se voit obligé de pénétrer la terreur philosophique, dit Greimas, il le fait « bien malgré lui », et il lui revient surtout de faire déboucher (on peut dire : au plus vite) sa réflexion sur un « faire scientifique », et non de demeurer dans une interminable et continue réflexion pour la réflexion, un savoir pour le savoir, dans l'ordre philosophico-contemplative de ses concepts: « le savoir sous-tend un savoir-faire, et débouche sur lui » (1970, p. 10-11).

Tout un chacun a le droit de s'opposer à cette lecture. Après tout, n'aurait-il pas lui-même félicité « avec reconnaissance » les efforts de Merleau-Ponty, pour ses conceptions de langage et de pensée ? Le philosophe n'a-t-il pas eu le mérite de souligner la valeur de la linguistique saussurienne, face au scénario quelque peu précaire du domaine linguistique même, mérite reconnu par Greimas justement dans un texte ancien, considéré comme l'origine de son parcours (1956) ? Greimas n'aurait-il pas invoqué directement le phénoménologue et emprunté le concept de « perception » comme recours à ses premières positions sur l'émergence de la signification, justement dans le livre où il pose les bases fondamentales de sa théorie sémiotique (1966, p. 8) ? Et même une vingtaine d'années plus tard, dans la liste des questions de grande envergure posées par les sémioticiens, lors d'un entretien qui le mettait à la question (mis en jeu) à l'occasion d'un Colloque de Cerisy, H. Parret affirme que l'ouvrage de Greimas « n'aurait pas été possible sans le concept de perception », le renvoyant au philosophe de la phénoménologie (apud ARRIVE ; COQUET, 1987, p. 311).

Pour importantes que soient ces mentions, elles ne me semblent toutefois pas suffire pour assurer une inflexion plus engagée de la sémiotique de Greimas vers la phénoménologie. Il suffit de voir que, par rapport au premier texte mentionné ci-dessus, ce qui est loué dans la pensée du phénoménologue, c'est l'élaboration par lui d'une « psychologie du langage où la dichotomie de la pensée et du langage est abandonnée au profit d'une conception du langage où le sens est immanent à la forme linguistique ». Or, l'immanence du sens dans la forme était déjà affirmée et soutenue chez Saussure et solidement consolidée chez Hjelmslev. La valeur du philosophe, pour Greimas, résidait justement, à mon avis, en ceci que ses positions pouvaient même être considérées comme un « prolongement naturel de la pensée saussurienne » (1956). En d'autres termes, je vois là Merleau-Ponty être sollicité comme un allié, et non pas comme un guide ou un inspirateur.

À son tour, dans *Sémantique structurale* (1966), le paragraphe où il assume « en connaissance de cause » la perception comme lieu non linguistique d'appréhension de la signification, se rapproche plutôt d'une tournure *concessive* que d'une tournure directement *implicative*. Un tel choix présentait « l'avantage et l'inconvénient », d'après Greimas, de contourner l'épineuse question de l'établissement d'une certaine « classe autonome des significations linguistiques », de même qu'une éventuelle distinction entre la sémantique linguistique et la sémiologie saussurienne. Il a voté Saussure contre Sapir/Whorf, pour ainsi dire. Et, s'il avoue, ensuite, ses « préférences subjectives » pour la théorie récente de la perception de Merleau-Ponty, il tient à souligner que celle-ci était, enfin, l'attitude épistémologique la plus générale du vaste domaine des sciences humaines, au XXe siècle. Dans la curieuse (et énigmatique) suite de son raisonnement, Greimas ne considère celle-ci, cependant, que comme une attitude « provisoire ». Sa vertu tenait à sa rentabilité, puisqu'il était « difficile d'imaginer d'autres critères de pertinence acceptables par tous ».

Sa plus grande valeur consistait à plonger la théorie directement dans le monde du sens commun, dans le défi de la description des qualités sensibles, dans les vœux de créer un pont entre les données quantitatives et qualitatives du monde, de la nature et de l'homme (1966, p. 8-9).

Enfin, pour répondre à la question de Parret, voyons comment elle a été complétée par une seconde partie: la sémiotique peut-elle « faire l'économie de la perception comme son fondement, ou est-elle toujours contrainte par son point de départ ? » (apud ARRIVÉ; COQUET, 1987, p. 311). On rencontre la réponse quelques pages plus loin lorsqu'il se demande : « quel serait l'acte de jugement premier qui serait un geste fondateur de l'apparition du sens ? Nous sommes là en plein dans la perception » dit Greimas. Il vaut la peine de citer plus longuement la réponse :

Ma façon d'imaginer les choses, en effet, c'est que la 'différence' derridienne se situe dans la perception, antérieurement au jugement. La perception, c'est être placé devant un monde bariolé. Quand l'enfant ouvre les yeux devant le monde pendant les deux premières semaines de sa vie, il perçoit un mélange de couleurs et de formes indéterminées : c'est sous cette forme que le monde se présente devant lui. C'est là qu'apparaît ce que j'appelle le sens négatif, c'est-à-dire les ombres de différences et de ressemblances, les plaques ou les taches qui [...] affirment une sorte de différence...affirment que « ce n'est pas la même chose (in ARRIVÉ ; COQUET, 1987, p. 313).

Ayant reconnu ici un « problème immense », ce qu'il y est important d'observer, après ces réflexions greimassiennes sur le statut de l'entrée de la perception dans les mouvements initiaux de sa théorie, c'est que la conception du monde, qu'il veut avancer comme un réseau relationnel, n'est possible, dit-il, « qu'en *dépassant* la perception et en considérant l'existence sémiotique comme une pure idéalité » (p. 314 – italique WB). Est-ce faire tort à sa pensée si je vois dans ce dépassement de la perception la raison implicite qui le mena au commentaire concessif et au caractère « provisoire » qu'il attribua à la conception de Merleau-Ponty sur le lieu perceptif, non linguistique, de la signification dans *Sémantique structurale* (comme je viens d'en faire état) ?

Compte tenu des commentaires ci-dessus, j'estime que Greimas n'a pas accueilli la phénoménologie avec le degré de pénétration qu'on lui a parfois attribué. On se souvient que, pour des raisons d'espace imparti, Greimas avait exclu de son article princeps (« L'actualité du saussurisme ») « toute intention de situer F. de Saussure dans les cadres plus généraux de l'épistémologie de son temps ou de chercher à évaluer l'originalité de sa pensée par rapport, par ex., à la phénoménologie de Husserl ou à la Gestalttheorie » (1956, note en bas de page). Si Greimas avait pu développer cette intention, nous aurions sûrement aujourd'hui une meilleure représentation de sa pensée et de son positionnement théoriques face à la phénoménologie de Merleau-Ponty.

Quoi qu'il en soit, tout cela importe peu, ou n'a pas eu beaucoup d'importance pour la plupart des chercheurs en sémiotique. La phénoménologie s'est largement imposée comme une sorte de *chréode*, c'est-à-dire, de chemin obligatoire lorsque l'on veut entrer dans le régime sensible de la signification, de la médiation du corps et des ses réclames perceptives, lorsque l'on veut faire descendre les structures d'un supposé Olympe formel (et textuel) vers la concrétude des ruelles de la vie quotidienne, des grandes et petites passions du quotidien, avec ou « sans nom » (Landowski, 2004), vers les interrelations, les situations, les événements, vers le scénario concret et vivant des hasards et des pratiques, enfin vers les risques du vécu du sujet dans le monde. Vouloir illustrer le volume des productions sémiotiques qui suivent cette voie, cela dépasserait le cadre de nos propos ici. Cependant, des questions se posent : la prise en charge et l'orientation phénoménologique sont-elles unanimes ? S'agit-il de prise en charge intégrale, radicale, chez ceux qui l'utilisent ? Y a-t-il le même volume d'insertion dans les différentes études tournées vers la donnée expérientielle ? La phénoménologie de Merleau-Ponty est-elle incontournable, détient-elle la dernière clé pour la sémiotique du vécu ?

## 2. PHÉNOMÉNOLOGIE ET / (OU ?) SÉMIOLOGIE.

À ces questions, j'en rajoute une autre, comme avertissement, qui nous vient de la réflexion récente de Zilberberg, au début de son dernier livre, les *Éléments de grammaire tensive* :

Effectif ou non, fondé ou non, ce 'tournant phénoménologique' constitue une mise en demeure. En faisant siennes les positions de la phénoménologie, notamment telle qu'elle est configurée dans l'œuvre de Merleau-Ponty, la sémiotique ne s'éloigne-t-elle pas de sa double référence saussurienne et hjelmsléviennne ? Si tel était le cas, n'est-on pas en droit de considérer que, 'fatigué', le conçu se retire devant la 'fraîcheur' du perçu ? Nous laissons de côté ici la question de savoir si une discipline exigeante peut changer d'assise conceptuelle sans avoir à connaître d'importantes conséquences ( ZILBERBERG, 2006, p. 8 – italiques W.B.).

L'itinéraire personnel qu'il propose ensuite, dans l'intégralité du contenu du livre, consistera à montrer que, bien que l'intimation phénoménologique de la primauté du perçu semble éloigner la sémiotique de ses bases saussuriennes et hjelmsléviennes, il est possible de conquérir la même primauté de l'affectif, de l'éprouvé, du vécu, sans quitter les références linguistiques.

Face à une phénoménologie de l'affect, dit Zilberberg, une « grammaire de l'affect » n'est pas un « oxymore », n'est pas une *contradictio in terminis* (ZILBERBERG, 2006, p. 8).

Toutefois, je ne propose pas de m'attaquer directement à ces questions, encore moins d'y apporter des réponses. Mon but ici est tout au plus *d'atténuer* un peu, disons, le joug autoritaire de ce tournant phénoménologique, et qui sait, d'apporter mon concours à un dosage plus juste des poids que peut contenir l'assiette perceptive et de ceux que doit contenir l'assiette sémiologique sur la balance du fait du sens. À ce titre, je m'en tiens à souligner quelque chose que je crois avoir échappé ou être tombé dans les limbes de l'oubli : la force conceptuelle et épistémologique du principe de l'arbitraire du signe saussurien et sa nature d'acte sémiologique dans l'appréhension du monde, face aux forces phénoménologiques de la perception.

Tout d'abord, il faut préciser qu'ici je prends le concept du sémiologique non pas dans son sens le plus classique, extrait du CLG de Saussure. J'entends ici par sémiologique l'acte simple et élémentaire de jonction des deux plans du signe, l'acte de sémiosis, *mais à condition de le voir déduit et entièrement hypothéqué par le principe de l'arbitraire du signe* (linguistique par prépondérance et non pas par suffisance). L'acte sémiologique équivaut donc, en principe, à tout acte de langage en général. Et, en reprenant le terme de « sémiologique », je ne veux pas privilégier l'option des études sémiotiques directement ou indirectement dérivées des propositions barthésiennes, et encore moins postuler comme nécessaire la médiation des langues naturelles dans le processus de lecture des significations des sémiotiques non verbales. Mon but est de mettre face à face le « sémio-logique » de l'opération de sémiosis, et le « phéno-méno-logique » des opérations perceptives, autrement dit mettre face à face l'épistémologie saussurienne et la phénoménologie philosophique (Husserl et Merleau-Ponty). Je veux juste, ensuite, souligner la valeur prodigieuse que l'acte sémiologique peut représenter face à son rival, l'acte perceptif. Commençons donc par le principe de l'arbitraire du signe

Pour ne pas nous étendre sur de nombreuses discussions qui ont eu lieu autour de ce principe, je me bornerai à souligner ce que je considère comme une limitation ou une insuffisance dans ces discussions. Sauf erreur ou omission, celles-ci se sont toujours développées autour de l'évaluation de la cohérence méthodologique du principe de l'arbitraire. Pour le dire sans ambages: en linguistique, la meilleure façon de décrire la nature de l'élément de base de la langue, le signe, est de le comprendre comme une dualité intime et inséparable (signifiant/signifié), dont le rapport est arbitraire, et à deux niveaux distincts. Au niveau interne au signe, intra-signique, il n'y a rien ou il n'y a rien eu dans la matière phonique d'un signifiant qui conduise ou ait conduit à l'imposition de son signifié par l'histoire préalable et par la masse parlante de la langue de maintenant, et il n'y a rien dans le signifié qui ait conduit ou conduise au choix de cette chaîne phonique spécifique. Tout a été et est ainsi convenu, tout a été et tout y est pacte pacifique. Saussure nous l'enseigne avec la simplicité profonde des grands penseurs : « nous disons *homme* et *chien* parce qu'avant nous on a dit *homme* et *chien* » (1972, p. 88 – en italique dans l'original).

Au niveau externe, sans préjuger de l'adéquation des exemples saussuriens, il y a de l'arbitraire dans la désignation-cible du signe. Le signe, composé arbitrairement en son intérieur, désigne aussi arbitrairement l'une ou l'autre donnée désignée, qu'il s'agisse d'une donnée substantielle du monde extérieur - les exemples *boeuf*, *soeur*, discutés, critiqués et repensés depuis toujours — ou au contraire d'une donnée du monde intérieur à la propre grammaire discursive

de la langue, par exemple, tous les connectifs et relationnels qui forment la morphologie du mot, la syntaxe de la phrase, les modulations verbales, enfin, la vaste grammaire de tout discours. Autant il existe des protestations des orientations référentialistes (des objets du monde extérieur), nous remarquons, avec Saussure, que les signes qui renvoient au monde extérieur sont très rares, occasionnels, face à la présence massive de ceux qui composent et organisent grammaticalement le discours : « C'est un accident quand le signe linguistique se trouve correspondre à un objet défini pour les sens comme un cheval, le feu, le soleil, plutôt qu'à une idée comme ἔθηκε « il posa » » (2002, p. 230). Enfin, peu importe à Saussure un quelconque ajustement métaphysique du signe au monde substantiel, étant donné qu'il inaugure une théorie de la langue en tant que forme, et forme immanente : « C'est une dispute de mots » (2004, p. 28).

Afin de m'en tenir à mes propos ici, j'éviterai la complexité du principe de l'arbitraire, devenue litigieuse et embrouillée depuis les lectures critiques apportées au maître de Genève par des linguistes et des non linguistes. Ce principe, je l'aborderai cette fois-ci par le biais le plus élémentaire, quoique profond et essentiel, de son implication. Je reprends ici une remarque aussi pointue que simple de Maniglier : « Le signe utilisé n'a aucune raison positive d'être celui-ci plutôt qu'un autre, mais, précisément de ce fait même, aucune raison non plus d'être autre » (2006, p. 355). Le fait de l'arbitraire indique que le choix convenu par la masse parlante entre signifié et signifiant pour composer un signe, de même que l'élection de ce dernier pour désigner quelque chose, n'a été qu'un choix, le choix établi. Aucune raison positive, aucune imposition « naturelle » n'a motivé ce choix. Et, étant donné qu'il pourrait s'agir de n'importe quelle autre option, tous les choix seraient tout aussi arbitraires, quels que soient les signes qui en résultent. Et, puisque d'innombrables formes alternatives auraient été tout aussi arbitraires et légitimes, celle que la masse parlante a fini par choisir est aussi arbitraire et tout à fait légitime. Mais, une fois ce pacte accordé, il devient obligatoire et nécessaire, le sujet parlant n'ayant plus la liberté de la velléité, ou la velléité de la liberté, même si le pacte signé peut s'avérer fragile sous le coup des aléas de l'histoire matérielle de la langue, sujette à l'action du temps (cf. la question de mutation de la langue dans sa diachronie). Le sujet sera toujours condamné au sens de ce pacte sémiologique.

Or, même formulée avec cette simplicité, la discussion sur l'arbitraire a presque toujours négligé le fait que ce principe n'advient pas par lui-même, sans l'entremise d'un *sujet* agent. On néglige le fait, moins discuté, qu'il induit un pacte et s'en déduit, ce pacte étant institué comme langue par les *sujets parlants*. Et justement il incombe à un tel pacte, en même temps, de commander tout acte de langage du sujet parlant.

Nous retenons d'abord de cet acte de langage, que nous voyons comme re-pactisation continuée et récurrente d'un acte sémiologique de fondation et usage du signe, le fait qu'il provient d'un pacte ou du principe de l'arbitraire : « l'acte par lequel, à un moment donné, un contrat serait passé entre les concepts et les images acoustiques — cet acte, nous pouvons le concevoir, mais il n'a jamais été constaté. L'idée que les choses auraient pu se passer ainsi nous est suggérée par *notre sentiment très vif de l'arbitraire du signe* » (Saussure, 1972, p. 105 – italiques WB).

À son tour, une autre donnée presque toujours reléguée dans les limbes secondaires des réflexions sur l'arbitraire et sur l'acte de langage concerne le fait que la langue a, selon Saussure, la nature d'une « Institution humaine », expression attribuée à Whitney, dans les notes qu'il a



griffonnées pour un article destiné au linguiste, l'un des rares dont il reconnaissait le travail comme partiellement valable : « Whitney a dit: le langage est une Institution humaine. Cela a changé l'axe de la linguistique » (2002, *Ecrits* p. 211).

Toutefois, le contexte de ces notes préparées, où il compare le langage avec d'autres institutions humaines, comme le droit, le système politique d'une nation, ou même la mode, est tourné vers l'établissement de la profonde différence de statut de ces institutions : les autres institutions sont toutes fondées « (à degrés divers) sur les rapports NATURELS des choses ». La mode, par exemple, « même la capricieuse mode qui fixe notre costume, [...] ne peut pas s'écarter un instant de la donnée des [proportions] du corps humain ». Et il ajoute : « Mais le langage et l'écriture ne sont PAS FONDES sur un rapport naturel des choses ». Le langage, comme l'a bien souligné constamment Whitney, « est une institution pure », ce que Saussure renforce avec véhémence : « une institution SANS ANALOGUE » (2002, p. 211 – en lettres majuscules dans l'original).

Relevons d'abord le statut d'*Ins-ti-tu-tion* (comme si par la syllabation nous pouvions évaluer chaque gramme du poids que cet acte implique). Il s'agit de fixer, d'établir le statut, de stipuler quelque chose. Il me semble plausible et pertinent de souligner que l'acte sémiologique est déduit d'une opération *ins-ti-tu-a-nte*, constitutive non seulement de la façon dont le sujet parlant désignera les choses du monde extérieur et du monde intérieur au langage — acte sémiologique arbitraire d'accouplement, en sémiosi, du signifié et du signifiant — mais aussi de la façon dont il sera condamné, pour ainsi dire, à *saisir* tout cela de cette manière-là et non pas autrement. Cela nous conduit à l'hypothèse suivante : compris comme acte d'institution de la saisie des choses, l'acte sémiologique impose au sujet parlant la façon dont il va percevoir le monde. L'acte sémiologique impose à l'acte perceptif une métamorphose colossale : la métamorphose d'une appréhension (pour ainsi dire) « automatique », enregistrée et chiffrée quantitativement, par des organes capteurs, provenant du monde brut, en une *saisie signifiante* imposée qualitativement au monde de la phénoménologie humaine. C'est ainsi que le sujet percevra, au sens fort, par exemple, les couleurs de l'arc-en-ciel, celles, bien entendu, que le pacte sémiologique de sa langue lui a offertes. C'est ainsi que deux personnes, de langues différentes, percevront différemment les couleurs de l'arc-en-ciel, bien qu'ayant le même système neuro-perceptif général. L'argument cognitif ou neuroscientifique que les animaux voient aussi en couleurs — donc, hors tout pacte sémiologique — ne nous est ici d'aucun secours : quelle est la palette de couleurs qu'ils voient, celle du laboratoire américain ou la palette de couleurs de la langue régionale de leur habitat ?

Selon cette hypothèse, l'acte sémiologique aurait la préférence et la primauté heuristiques au-delà et au-dessus de l'acte perceptif, au sens où c'est par la sémiosi convenue que le sujet parlant découvre ou invente le monde qui est alors son monde saisi et perçu. La sémiosi du pacte sémiologique guide l'appréhension (par les sens) et la transforme en perception significative (pour le sens). En d'autres termes, le sujet perçoit, non pas hypothéqué par ses organes sensoriels, mais induit par l'organisation du langage, il perçoit ce que le (ou les) langages l'ont conduit à catégoriser. La perception humaine est, plutôt, une *sémioception*.

*Remarque.* Le concept de « sémioception » a été proposé par moi-même ailleurs (2003), lors d'une première tentative personnelle de dépasser les concepts de proprioception, intéroception

et extéroception, tous issus du domaine de la psychologie et concernant au domaine de la psychologie. Greimas et Courtés, dans leur *Dictionnaire* (1979), les comprenaient comme des concepts à surmonter car de tournure excessivement psychologique et fondés sur des présuppositions franchement « extra-sémiotiques » (v. les entrées respectives). Le concept de sémioception me semble mieux placé pour assurer le statut d' « immanence » de la macro-sémiotique du monde humain, en même temps que, d'ailleurs, il nous débarrasse de toute la gangue excessivement « logique » à laquelle peut éventuellement rester attachée l'expression « sémio-logique ».

Autrement il serait extrêmement difficile et pénible de comprendre une perception qui puisse guider l'appréhension du monde des objets, avant ou sans égard d'un pacte sémiologique établi en langage, au sens large du mot. Avec quels critères, valeurs, distinctivité positive (c'est-à-dire, le *dépassement* de la distinction négative « ceci n'est pas cela » avec lequel Greimas caractérisait récemment le premier acte de sommation de l'enfant) établirait-elle les catégorisations des objets ? Sans prétendre que la primauté du sémiologique soit quelque chose de pacifique, à l'abri des discussions qui s'imposent, il conviendrait au moins de refréner et de mieux réévaluer l'usage débordant que l'on fait du concept de perception (et de ses corrélat, proprio-intéro-extéroception) hâtivement érigé en une sorte de panacée pour résoudre à faible coût tout statut sensible que nous voulons soumettre au nouveau scénario théorique d'aujourd'hui avec lequel opère la sémiotique du vécu. Entre la perception et la sémioception, entre le phénoménologique et le sémiologique, il me semble qu'il y a encore une bonne partie à jouer, ou non jouée encore jusqu'au bout.

## BIBLIOGRAPHIE

- Arrivé, Michel. ; Coquet, Jean-Claude (1987) : *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*. Paris/Amsterdam/Philadelphia : Hadès-Benjamins.
- Bevidas, Waldir (2003) : « Corpo, semiose, paixão e pulsão. Semiótica e Metapsicologia », *Perfiles Semióticos. Revista de Estudios Semiolingüísticos*. Merida (Venezuela): Ediciones del Rectorado, p.43-61.
- Fontanille, Jacques.; Zilberberg, Claude (1998) *Tension et Signification*. Sprimont-Belgique: Pierre Mardaga.
- Greimas, Algirdas Julien (1956) : « L'actualité du saussurisme », *Texto*, vol. XI, n°2. [[http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur\\_Saussure/Greimas\\_Actualite.html](http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Greimas_Actualite.html)].
- 1966) : *Sémantique structurale*. Recherche de méthode. Paris : Larousse.
- (1970) : *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris : Seuil.
- (1987) : *De l'imperfection*. Paris : Pierre Fanlac.
- Greimas, A. J. ; Courtés, Joseph (1979) : *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- Greimas, A. J. ; Fontanille, Jacques (1991) : *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil.

- Landowski, Eric (2004) : *Passions sans nom*. Paris : PUF.
- (2006) : « Les interactions risquées », *Nouveaux Actes Sémiotiques*. Limoges : PULIM.
- Maniglier, Patrice. (2006) : *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*. Paris : Éditions Léo Scheer.
- Merleau-Ponty, Maurice (1945) : *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, 1992.
- (1960) : *Signes*. Paris : Gallimard.
- Saussure, Ferdinand (1972) : *Cours de linguistique générale*. Édition critique para Tullio de Mauro. Paris : Payot.
- (2002) : *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Zilberberg, Claude (1994) : *Ensayos sobre semiótica tensiva*. Lima: Universidad de Lima/Fondo de Cultura Económica.
- (2006) : *Éléments de grammaire tensive*. Limoges: PULIM.